

# Une ingrante

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 9

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179855>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Montreux, le 23 février 1868.

Monsieur le Rédacteur,

Soyez assez bienveillant pour accueillir dans les colonnes de votre *trop petit journal*, le renseignement suivant, à l'adresse de qui cela peut intéresser.

Il y a des truffes partout et le canton de Vaud en fourmille, il s'agit seulement de savoir les trouver. Tout savant qui douterait de cette affirmation n'aurait qu'à se présenter chez moi. Je me charge d'en ramasser, en sa présence, un plein chapeau, sous les murs du château du Châtelard.

La seule considération qu'il y ait à prendre sur la présence des truffes partout, c'est que, la nature du sol où elle croit, peut lui donner plus ou moins de parfum, et j'ajouterai que celles que j'ai trouvées au Châtelard sont aussi parfumées que celles du Périgord.

Agrérez, Monsieur le Rédacteur, les salutations très pressées de votre plus constant abonné.

ARMEROZ.

### Une ingrante.

L'Europe se plaint quelquefois.

Pourquoi cela? je vous le demande.

N'est-ce pas la preuve évidente de son ingratitude?

On n'accorde, heureusement, aucune importance à ses plaintes importunes, et c'est tout au plus si les hommes sages qui président à ses destinées daignent de temps en temps lui prouver par quelques mots de réponse combien ses plaintes sont ridicules et mal fondées.

— Comment, lui disent-ils, vous vous plaignez, ma chère Europe, et une soixantaine de potentats passent leur existence à s'occuper de vos intérêts, à vous épargner les sottises que vous ne manquerez pas de commettre si vous étiez livrée à vous-même.

— Comment, vous vous plaignez, et tous les ans on augmente les impôts, afin d'assurer votre cher bien-être!

— Comment, vous vous plaignez, et les arsenaux regorgent d'engins de guerre destinés à vous faire jouir des douceurs de la paix!

— Comment, vous vous plaignez, et presque tous les hommes valides de chaque nation, transformés en soldats, quittent tous les printemps leurs foyers dans le but de veiller au maintien du bon ordre et de vous défendre contre les entreprises de voisins ambitieux!

— Comment, vous vous plaignez, et partout on a vaincu, refoulé la révolution menaçante, soit en Italie, soit en Pologne, soit en Espagne, soit même en Irlande!

Que vous faut-il donc, ingrante Europe?

N'êtes-vous pas la plus heureuse des quatre ou cinq parties du monde?

Ne jouissez-vous pas d'une civilisation admirable et d'institutions sagement réglementées, qui ont prévu chacun de vos mouvements, chacun de vos désirs?

Vous êtes heureuse, très heureuse, trop heureuse même, et si nous étions moins dévoués, votre ingratitude nous aurait poussés depuis longtemps à vous abandonner, sans guides, à tous vos caprices.

Mais nous, nous connaissons notre devoir, nous l'accomplirons jusqu'au bout et nous continuerons de faire votre bonheur malgré vos protestations.

Voyez autour de vous, aucun de nous n'y renonce.

Le czar a-t-il retiré sa protection à la Pologne?

Et pourtant la Pologne a scandalisé le monde par sa perfidie et ses violences!

Le pape a-t-il renoncé à sa bienveillance pour l'Italie en général et les Romains en particulier?

Et pourtant Rome et l'Italie ont abreuvé de chagrins son cœur paternel!

Narvaez a-t-il renoncé à sa mission civilisatrice en Espagne?

Et pourtant l'Espagne s'est soulevée vingt fois et prétend qu'on la conduit au suicide par l'asservissement!

L'Angleterre a-t-elle renoncé à guider l'Irlande dans le sentier de la vertu?

Et pourtant l'Irlande sous le prétexte qu'elle crève de faim et qu'elle ne possède pas un pouce de son territoire, confisqué par les lords dans l'intérêt des grands principes tutélaires de la propriété, base de toute société, — l'Irlande conspire, crie et se plaint jusqu'au pied de la potence!

François II, lui-même, n'a pas renoncé à son affection pour les Napolitains.

Et pourtant les Napolitains lui ont prouvé je ne sais combien de fois qu'ils ne voulaient ni de sa personne ni de ses soins éclairés.

M. de Bismark n'a pas renoncé davantage à sa sollicitude pour quelques millions de Danois séparés de la mère-patrie.

Et pourtant ces malheureux, sans songer qu'ils affligent le cœur sensible du ministre prussien, clabaudent toute la journée contre leur bienfaiteur, et demandent à s'en aller!

Que ceci, grincheuse Europe, vous serve de leçon. Vous pourriez vous plaindre, nous ne renoncerons jamais à vous dorloter, dussions-nous, pour vaincre votre résistance impie, recourir aux moyens extrêmes de la Sibérie, de la fustigation et de l'excommunication.

Qui aime bien châtie bien, et nous vous adorons.

Et comprend-on après cela que l'Europe ose parfois encore trouver que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles?

Le bonheur évidemment c'est de payer beaucoup d'impôts, d'entretenir beaucoup de soldats et d'appartenir à Narvaez, au pape, à Bismark ou aux lords.

Peut-on en douter d'ailleurs quand on l'assure, quand Narvaez l'affirme, quand le pape le publie dans toutes ses Encycliques, quand Bismark en est convaincu, quand les lords le soutiennent?

— Mais, répond l'Europe...

— Silence!... ou je cogne!

*Le Charivari.*

Deux chasseurs des environs de Lausanne discutaient l'autre jour sur l'aptitude plus ou moins grande qu'ont les chiens de chasse à rapporter. Chacun d'eux vantait les exploits de son chien d'arrêt.

Tout à coup, un monsieur les interrompant, leur dit :

— Tout cela n'est rien; j'avais un chien qui était tellement intelligent, que je n'aurais pas hésité à lui dire de me rapporter un tison enflammé.

Un éclat de rire accueillit cet exorde.

— Seulement, reprit le narrateur, je n'avais jamais eu l'occasion de le mettre à l'épreuve, lorsqu'un jour où j'affirmais devant quelques compagnons de chasse, ce que je viens de vous dire, l'un d'eux me mit au défi de prouver ce que j'avais dit.

— Eh bien!

— Je pris un tison dans l'âtre, je le lançai dans la cour par la porte entr'ouverte et je criai : *Marquis*, apporte.

— Et il le rapporta?...

— Oui, Messieurs. Mon chien fut, en deux bonds, auprès du tison, le flaira, comprit que cela brûlait, se tourna, leva la jambe gauche... éteignit le feu, et, saisissant avec les dents le charbon éteint, vint le déposer à mes pieds!...

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.